

La latinité:
un pluralisme congénital

TEXTES DE RÉFÉRENCE

La latinité: un pluralisme congénital

François l'Yvonnet



Académie
de la Latinité

Lisbonne, 2003

© François l'Yvonnet

Publié par

Educam — *Editora Universitária Cândido Mendes*
Rua 1º de Março, 101, Sala 26, Centro
Cep 20010-010 — Rio de Janeiro — RJ — Brasil

Coordination Editoriale

Hamilton Magalhães Neto

Révision

Annie Davée et Luiz Carlos Palhares

Couverture

Paulo Verardo

Composition

Textos & Formas Ltda.

(21) 2516-7997

Académie de la latinité — Siège Amérique latine

Secrétariat général

Rua da Assembléia, 10, 42º andar, Centro, Rio de Janeiro

Tél.: 55.21.531-2310; Fax: 55.21.533-4782

Page WEB: www.alati.org

E-mail: alati@alati.org

Secrétariat exécutif à Paris

25 rue Château Landon 75010 Paris. Tél./Fax: 33.1.40.35.08.20

E-mail: nelson.vallejo-gomez@wanadoo.fr

Mon propos sera moins programmatique qu’exploratoire, voire, en un certain sens, généalogique, si l’on prend soin de penser la généalogie dans des termes quasi nietzschéens, cette remontée vers la source à partir de ce qui sourd “masqué” et se disperse... L’essence d’une notion, celle de latinité en l’occurrence, ne se réduit pas à son origine. Origine logique et chronologique font deux, nous le savons. La pluralité congénitale de la latinité, doit moins être établie par l’historien (Péguy disait justement que l’histoire justifie tout et le contraire de tout), que vivifiée par le généalogiste à partir de l’expérience présente, de la pluralité effective de nos latinités respectives, jusque dans ses malentendus.

Quelle est donc cette latinité plurielle qui nous rassemble aujourd’hui à Lisbonne, hier à Rio, Paris ou Téhéran, demain à Alexandrie? Une distribution de lieux qui en dit long déjà... Une latinité qui nous rassemble dans nos différences... Qu’elle trouve dans l’Amérique latine, dans le Brésil (la “terre d’avenir”, dont a parlé Stefan Zweig), le terreau de ses nouvelles formulations n’est pas anodin, il y a des lieux où souffle l’esprit, selon de mot de Barrès... Et le Brésil de Lula, pourrait bien ensemencer le futur du monde. Mais, gardons-nous d’une géographie “historisée”, celle d’un Hegel, qui épuisait l’espace en le rapportant au vol ébrieux

d'une chouette, qui d'Orient en Occident, du levant au couchant, accomplissait le cours inexorable de l'histoire universelle. L'histoire se joue dans tous les foyers du monde, et s'il y a une latinité plurielle, elle se réalise dans une histoire elle-même plurielle, comme les piquets d'une tente fichés aux quatre coins du globe...

Il ne suffit pas de brandir les faits, ils ne sont jamais ventiloques. Certes, il y a bien à l'heure actuelle, un milliard d'individus qui parlent une langue néo-latine, 1/6^e de la planète, ce qui n'est pas rien. Mais à quoi bon confronter des quantités de locuteurs, ici latins ailleurs chinois ou hindis, face à la nouvelle "*lingua franca*" de la communication, l'anglais, langue de la puissance hégémonique? La latinité n'est pas une affaire de chiffre, elle n'est pas seulement un fond "idiomatique" commun, elle est plus essentiellement, lorsqu'on la sollicite en ses fondements, un certain rapport au temps et à l'espace... Il y a quelque chose comme un sentiment d'appartenance diffus, essentiellement diffus, qui commande peut-être nos pressentiments d'avenir commun. Une appartenance qui doit être l'objet d'un plébiscite de tous les instants, pour plagier Renan.

Il ne s'agit pas de camper sur le glacis, l'arme linguistique à la main, prêt à en découdre. La francophonie, telle qu'une certaine politique la conçoit, arrime à la seule langue, ici instrumentalisée, ce qui relève d'une vision du monde infiniment plus complexe.



On peut s'entendre, sans trop de difficulté, sur ce que la latinité n'est pas: plusieurs d'entre-vous, membres fondate-

urs de l'Académie, s'en sont expliqués: elle n'est pas un club (au sens où George Steiner, parle du judaïsme, comme d'un club "aristocratique" dont on ne démissionne pas; au sens encore ou Pierre Moscovici, ancien ministre des Affaires européennes de Lionel Jospin dénonçait ceux qui, avec leur intention de définir l'Europe par sa culture chrétienne, voulaient en faire un club "chrétien"). Ni club, ni clan... Elle n'est pas non plus le succédané du fantasme impérial de Napoléon III, avec la pitoyable aventure mexicaine, qui imaginait opposer à l'empire anglo-saxon protestant, un empire latin et catholique... Elle n'est pas davantage le clone triste d'un "nouveau moyen âge", celui que rêvait d'instituer dans les années Trente, Berdiaev et ses amis, pour sauver l'Europe (et donc le monde) de la catastrophe totalitaire...

Et pourtant, elle porte en elle l'annonce d'une "nouvelle renaissance" (l'expression est utilisée dans l'avant-propos aux textes fondateurs de l'Académie de la latinité: *La Latinité à la recherche de l'universel*). Une nouvelle renaissance dans l'échange, je cite, "très riche jadis, entre scientifiques et littéraires, qui caractérisait la diversité et l'ouverture culturelle latines", que les pays latins "ont dans leur vécu et dans leur mémoire une sensibilité particulière à une "éthique de l'homme" lorsqu'il est question des retombées de la science". Une Renaissance de l'esprit latin, qui n'a certes jamais cessé de vivre, mais qui ne vit jamais plus intensément que dans l'urgence de son affirmation.



Mes deux précédentes interventions dans le cadre de l'Académie portaient l'empreinte de Louis Massignon, le

grand orientaliste français, et plus précisément de l'idée nôdale, chez lui, d'une géographie spirituelle, où les espaces se touchent par leurs centres et non par leurs frontières. Il m'a semblé que la latinité avait cette configuration remarquable, d'être davantage axiale – faite d'emboîtement, de tissage, de réseaux, qu'étroitement historique. Massignon, pour rendre compte de l'histoire du monde, utilisait une curieuse métaphore, mobilisant des espaces à courbures complexes: “*On a pu considérer l'histoire totale de l'humanité jusqu'au Juge-
ment comme un tissu sphérique, dont la chaîne spatiale
tridimensionnelle de 'situations dramatiques' inconsciem-
ment souffertes par la masse, est traversée, 'armée' par une
trame: celle que la navette irréversible des instants tisse
avec les courbes de vie originales d'âmes 'royales' compa-
tientes et réparatrices, illustres ou cachées: qui 'réalisent'
le dessein divin.*” Le temps n'est pas, conformément à notre vision occidentale christianisée, un continuum orienté, “sagittallement” orienté, mais une constellation, une voie lactée d'instants, comme l'espace, dira-t-il, qui à proprement parlé n'existe pas, il n'y a que des points. La latinité me fait penser à cette coulée “lactésante”... Il y a des singularités marquées (à la mesure de nos métropoles incomparables), des épisodes irréductibles (qui ponctuent nos histoires nationales), des figures à nulles autres pareilles, mais pris dans un mouvement, dans une dynamique commune qui les fait jouer de concert, les projetant hors d'elles-mêmes. C'est un autre espace-temps, quasi libertaire, si l'on en juge par le flottement des affiliations, qui agace les cadres convenus des aventures collectives.

Carlos Fuentes, lorsqu'il parle de la latinité, évoque un grand fleuve de rencontre (la source romaine, les apports

français, italien, espagnol, portugais, etc., les affluents amérindiens, auxquels sont venues se mêler les eaux primordiales de l’Afrique noire). Un fleuve, encore l’idée d’une coulée, entre source et embouchure...

Avec un mot clé, récurrent sous la plume de Fuentes, celui de métissage (et pourquoi pas, laissant filer la métaphore, *mes tissages*). Le métissage est à la mode. Il est devenu un argument de promotion de l’uniformité... Or le métissage, avant d’être le prétexte d’on ne sait quelle mixture, est d’abord la greffe réussie de l’imaginaire. Du métissage à la pluralité: “Rome est toute où je suis”, dit Sertorius dans Corneille.

La latinité, par certains côtés, c’est l’affirmation d’une primauté de l’imaginaire... “La latinité – je cite encore le luminaire des textes fondateurs – serait ainsi comme le réservoir immémorial d’un imaginaire à l’affût du différent et de sa renaissance en sursis”.



Notre ami Candido Mendes écrit la chose suivante: “La latinité serait (...) comme le contenant d’un nouveau contenu culturel dont le récit est en train de se faire. Tel serait le voyage d’un Ulysse contemporain vers une paléontologie du futur retrouvé pour les pays latins.”

Il y a dans cette dernière phrase, me semble-t-il, le véritable motif de nos “complots”, en tout cas ce qui a fait naître ou renaître en moi quelque chose comme une évidence, à mettre au compte de la maïeutique mendésienne: le “radeau de la latinité” (*sic*), embarcation intempestive, a la mission de porter la nouvelle syntaxe entre anciens récits et sens iné-

dit. D'où un jeu complexe – Ô Massignon – entre le passé et l'avenir, entre les récits fondateurs et les lueurs de l'aube. La Latinité nous fait obligation, pour plagier Léon Bloy (à propos des prophètes), de nous souvenir de l'avenir... Elle porte en elle, dès les commencements, une promesse d'avenir, d'avenir dans la différence, dans le dialogue, qu'il nous appartient d'enraciner dans le futur, si je puis dire.

Merleau-Ponty, dans sa *Phénoménologie de la perception* (470, sq.), montre bien que la métaphore du temps qui passe, qui s'écoule, tel un fleuve, est assez confuse. Car pour le fleuve, être indivisible, rien ne passe vraiment, il faut un observateur pour que sous le pont Mirabeau coule la Seine. Mais, c'est alors le sens du mouvement qui s'en trouve inversé. L'avenir n'est pas du côté de l'embouchure (vers laquelle irait l'eau qui coule), mais du côté de la source, ce qui est proprement à-venir... Le temps naît de notre rapport avec les choses. Nous avons une responsabilité particulière à faire jaillir des sources les contours de l'avenir.

Un “Ulysse contemporain”, qui garderait de l'Ulysse homérique la conscience aiguë que chaque fois qu'il franchit la frontière de l'inhumain, se rappelle à lui, des profondeurs de la durée, la nostalgie (la douleur – *algos* – de n'être pas de retour – *nostos*) du monde des hommes... La latinité est en nous cet appel de l'humain – ces mangeurs de pain, dit Homère – dans la diversité de leurs manières d'être, dans le toujours possible face-à-face, celui de la parole partagée. Ulysse contre la déshumanisation du “village global” où festoient les nouveaux Lotophages...



Le peu de chose que l'on accorde à Rome (de Heidegger à Simone Weil, en passant par Bernanos, chacun affiche un mépris de circonstance), c'est le droit (et peut-être l'État). C'est tout Rome, mais c'est Rome transmettant, Rome toute entière dans la transmission de ce qui ne lui appartient pas en propre... Admettons, là n'est pas l'essentiel pour notre propos, que la créativité fut du côté d'Athènes, puis de Jérusalem.

Il faut ici se référer aux remarquables analyses de Rémi Brague (in *Europe, la voie romaine*¹) qui montre que l'expérience romaine est d'abord une expérience de l'espace, celle d'un monde aperçu du point de vue du sujet qui "tendu vers l'avant, oublie ce qui est derrière lui." Pour illustrer cette posture singulière, l'auteur propose plusieurs exemples. Celui du carrefour: pour un Français, il y a quatre routes, pour un latin, il y en a trois (*trivium*). Le Romain ne voit pas d'où il vient. Idem, pour l'art: le temple grec qui est fait pour être contourné, alors que le temple romain est adossé à une paroi impénétrable, ou bien la statue grecque qui est au repos, que l'on peut regarder sous tous les angles, la romaine, étant en marche. "À la différence des Grecs qui mettent leur point d'honneur à ne rien devoir à personne, à ne pas avoir eu de maître, les Romains avouent volontiers ce qu'ils doivent aux autres" (p. 48).

Pour R. Brague, ceci illustre assez bien le rapport singulier des Romains à leur origine, conçue comme la transplantation dans un nouveau sol de quelque chose qui existait déjà, tel Énée quittant Troie pour la terre latine. L'expérience du commencement, dit Brague, est celle d'un recommencement.

La latinité serait cette curieuse expérience de la transmission de ce qui n'appartient à personne en particulier, et donc peut appartenir à tous. Le geste symbolique de l'édit de Caracalla, qui étendait la citoyenneté romaine à tous les hommes de l'Empire, est de cette nature.

La langue latine, nous suivons encore les analyses de Rémi Brague, dont procède nos langues dites "latines", occupe une place singulière. D'abord marquée d'une certaine infériorité par rapport au grec, elle deviendra langue savante au moyen âge, n'étant plus la langue maternelle de personne; langue liturgique, elle n'est pas pour autant une langue spécifiquement chrétienne; si les Pères latins s'en servirent, elle n'est détentrice d'aucun privilège métaphysique particulier (comme l'hébreux). Il y a comme une pluralité originelle, dit Brague.

C'est ce pluralisme congénital que nous avons en vue et qui, nous semble-t-il, perdure dans ce que l'on peut appeler "latinité". Une "bouteille à la mer", a pu dire Candido, lancée en quête d'alternative et de différenciel.

Est "Romain", poursuit Rémi Brague, qui se sait pris entre un classicisme à imiter et une barbarie à soumettre (une barbarie qui est d'abord intérieure). "Être Romain, dit-il, c'est se percevoir comme grec par rapport à ce qui est barbare, mais tout aussi bien comme barbare par rapport à ce qui est grec." D'où l'idée très féconde de voie "romaine". Il y a, à cet égard, une médiation romaine, difficilement contournable, pour qui se dit latin.



La latinité, dit Edgar Morin, c'est le Sud + l'universel. Autre manière de nommer un décentrement radical (au sens propre de *radis*, racine), une sorte de déséquilibre constitutif, sans point d'appui fixe, sans le roc que réclamait Descartes dans ses *Méditations*, pour asseoir la science nouvelle. Le Sud + l'universel, car le Nord mondialise, ce qui fait deux, à partir d'un pré carré devenu forteresse. Mais tous les Sud ne portent pas l'empreinte de quelque chose qui est le maintien du sens de l'universel. Le Sud latin est ouverture, il est cette altérité féconde. Écoutons Edgar Morin: “[La latinité] n'est pas une défense qui veut se refermer, se recroqueviller dans une ethnie propre, c'est quelque chose à travers tous les héritages civilisateurs qui ont marqué les pays méditerranéens et l'Europe du sud, puis les métissages culturels profonds qui ont existé et qui existent encore en Amérique latine.” Il ajoute: “Et puisque les pays de langues latines ont fortement le sens de l'universel, par là même, sans vouloir être les porte-parole, ils peuvent défendre les intérêts et les cultures des autres pays du sud: européens, africains, asiatiques et autres.”

Autant dire, et cela rejoint le souci de l'Académie de la-tinité: instaurer un dialogue réel avec l'autre (l'islam, par exemple), c'est se tenir au plus près d'une pluralité native, qui offre à l'autre le possible frayement vers sa propre altérité, vers les expressions d'un universel.

Qu'est-ce qu'être latin, sinon reconnaître l'autre qui est en nous? Sinon, éprouver que l'on ne se suffit jamais à soi-même? C'est aussi, par là même, engendrer – à la manière socratique – une expérience de pluralité, chez ceux avec lesquels nous prenons langue. Il y a de l'ironie dans la

Latinité, cet art du dédoublement de l'autre par le dédoublement de soi.

Le monde hégémonique condamne les hommes à l'exil – au propre et au figuré – la latinité offre le salut de l'exode, une sortie hors de soi pour être soi. En ce sens, il y a une possible croisade de la latinité (“Nous sommes des croisés”, dit Dan Haulica), si l'on prend soin de penser en elle ce qui relève du pèlerinage, tel que l'entendait Alphonse Dupront: un corps à corps de l'homme avec l'espace et le temps, car “c'est l'épreuve de l'espace qui consacre le pèlerin”, c'est l'épreuve du temps qui l'éveille à soi. Une sacralisation qui ne saurait être autosacralisation “celle-ci n'est que confinement de soi, voire onanisme. Toute sacralisation impose au-delà ou ailleurs”. On n'est pas latin tout seul, entre soi, se félicitant de l'aubaine, savourant sa supériorité. Il y a une responsabilité particulière à poser la latinité comme valeur. C'est affirmer que le “fleuve de vie”, comme tout fleuve, a deux rives, desquelles nous nous regardons, dans un face-à-face, un vis-à-vis salutaire.

Pensons au beau passage de l'*Alcibiade* de Platon: “Et quelle est la chose dans laquelle nous pouvons voir et l'œil et nous-mêmes? (...) As-tu remarqué que toutes les fois que tu regardes dans un œil, ton visage paraît dans cette partie de l'œil placée devant toi, qu'on appelle la pupille, comme dans un miroir, fidèle image de celui qui s'y regarde. (...) Un œil, donc, qui veut se voir lui-même, doit se regarder dans un autre œil, et dans cette partie de l'œil où réside toute sa vertu, c'est-à-dire la vue” (132e–133a).

Candido Mendes dit avec beaucoup de justesse, que le monde “monopolaire” dans lequel nous vivons, relayé jus-

que dans les esprits par l'emprise médiatique, est un monde où le face-à-face et le vis-à-vis n'est plus possible. C'est un monde sans rive... C'est un monde où l'on ne se regarde pas dans les yeux...



L'idée de latinité comporte, en outre, une dimension tragique, au sens propre et fort du terme... Le tragique, c'est tout ce qui résiste à la réconciliation, aux bons sentiments, à l'optimisme béat. Le tragique, en l'occurrence, c'est refuser une vision de l'histoire du monde qui serait la réalisation programmée du progrès et du bonheur, sous les espèces de l'*American way of life*. C'est refuser la fatalité d'un monde annoncé. Jean Baudrillard fait remarquer que tous les événements qui n'adviennent pas continuent de devenir. Ils n'ont pas eu lieu, mais il y a un autre mode d'être que l'existence, et leur incidence sur l'événement qui est advenu est considérable. Ce qui a eu lieu peut ainsi devenir autre chose, virtuellement, l'est peut-être devenu, "et ce n'est pas sa finalité qui commande à l'événement, mais toutes ces alternatives, dont on croit qu'elles ont disparu". Le pluralisme congénital à la latinité, c'est précisément cette multiplicité foisonnante de destins qu'il nous appartient de laisser ouverts, ce sont les virtualités inépuisables de l'*Unita multiplex* commune.

Permettez-moi de clore cet exposé par les mots de René Char: "Obéissez à vos porcs qui existent, je me soumets à mes dieux qui n'existent pas" ... Ces dieux qui sont la vraie jeunesse du monde, le *puer aeternus*...

Ce qui dans la latinité fut matin – “le soir change sens et image”, dit George Trakl – c’est le poids d’une dette symbolique, celle que nous devons à l’avenir.

Note

1. Folio essais, Gallimard, Paris, 1999.